NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 N° 6 1953

Le problème de Jésus

Henri HOLSTEIN (s.j.)

p. 628 - 634

https://www.nrt.be/it/articoli/le-probleme-de-jesus-2540

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le problème de Jésus

Familiarisé par ses études personnelles comme par son intimité avec M. Pouget avec les problèmes apologétiques, sentant mieux que quiconque, puisqu'il se trouve, pour ainsi dire, fixé à leur point de rencontre, les difficultés qu'éprouve la pensée contemporaine pour comprendre et accueillir le message chrétien, M. J. Guitton conçut, dans les loisirs forcés de sa captivité, le projet d'un grand ouvrage : *La pensée moderne et le catholicisme*. Et depuis 1945, il nous donne, avec une persévérance digne d'éloges, les divers fascicules de cette « somme », qui, bientôt, sera achevée. Dans cet ensemble, le problème de Jésus tient, évidemment, une place de choix : M. Guitton lui a consacré deux volumes, qui, sur bien des points, renouvellent les questions et proposent, sinon des solutions inédites, du moins des manières fort suggestives de poser les problèmes. La récente parution du second de ces volumes nous fournit l'occasion de dégager quelques traits de leur originalité [1].

Il faut d'abord préciser la méthode. M. Guitton se défend de faire œuvre apologétique. Son ambition est plus modeste : il veut seulement s'essayer à « une logique de la genèse chrétienne ». De même, dit-il, qu'à côté du savant, il existe des philosophes, qui « se consacrent à l'examen des méthodes (de la science) et des postulats présupposés par la recherche scientifique », que « le progrès des sciences ne se sépare pas de la critique philosophique des sciences », de même, il y a place, à côté de l'exégète, pour un « logicien » qui juge les méthodes, compare les solutions, discerne « la part de l'esprit et celle du donné », et « cherche si l'une de ces solutions respecte plus que les autres les données intégrales du problème » (p. 6).

Assurément, en pareille matière, une totale impartialité est impossible. M. Guitton ne cache pas qu'il a « entrepris et poursuivi cette tâche avec un sentiment favorable à la solution chrétienne ». Mais ce parti pris initial ne doit pas le gêner, parce qu'il prétend moins trouver une solution que critiquer les méthodes et juger de la valeur des solutions proposées.

Concrètement, M. Guitton appliquera tout son talent à une « critique de la critique ». Spectateur désintéressé, il juge les combattants et marque impitoyablement chacune de leurs faiblesses. Il se situe au cœur même de l'attitude d'un Loisy ou d'un Couchoud, et, pour ainsi dire, accompagne leur progression. Mais attention ! toute hypothèse aventureuse, toute postulation gratuite, tout refus injustifié, sera immédiatement relevé. Par une sorte de « catharsis » immanente, le critique obligera celui dont il suit les démarches à rectifier, à purifier, et finalement à *ouvrir* une problématique, qui, au départ, semblait résolument fermée. « Vous ne voyez, dit-il équivalemment, qu'un aspect, mais vous négligez l'autre. Il faut respecter *tout* le donné ». Au lieu donc d'opposer la vérité de la « solution » catholique à l'erreur des autres, M. Guitton a l'élégance d'accepter au départ l'attitude de ceux que les manuels nomment les « adversaires ». Mais c'est pour les critiquer sur leur propre terrain — ou plus exactement pour

1. J. Guitton, *La pensée moderne et le catholicisme*, Paris, Aubier, Editions Montaigne : VI. *Le problème de Jésus et les fondements du témoignage chrétien*, 1948; VII. *Le problème de Jésus : divinité et résurrection*, 1953. Les références, sans indication de livre, renvoient à ce dernier ouvrage.

montrer ce qu'a d'incomplet, donc de partial et d'erroné, une solution qui fait un choix à priori parmi les éléments du problème. Ce faisant, M. Guitton se propose moins de terrasser l'adversaire, que d'attirer son attention (et la nôtre) sur les failles d'une position qui n'est pas inexpugnable. Avant de convertir, il faut apprendre à douter : « Notre désir n'est pas... que le lecteur murmure : « Je crois » mais seulement : « Je cesse d'être sûr de ne pas croire ». En notre temps, la liberté est de dire *non* à *non* » (p. 258).

Dans la perspective où il se situe, M. Guitton estime, à juste titre, qu'il importe, avant d'aborder les problèmes apologétiques proprement dits, de prêter attention à ceux qui les discutent. La première partie du premier volume est une sorte d'histoire naturelle de l'exégèse, un essai de classement, par familles d'esprit, des penseurs qui ont tenté de donner une solution au problème de Jésus. En dehors de la solution chrétienne et en face d'elle, Guitton découvre deux types de solution, auxquels il se flatte de ramener toutes les opinions non-chrétiennes : la solution critique et la solution mythique. La première, à parler sommairement, ne voit en Jésus qu'un homme religieux, divinisé, après une mort obscure, par la foi de ses disciples. La seconde voit en Jésus une « idée divine » à laquelle, par un processus plus ou moins confus, dont on trouve dans l'histoire des religions d'autres exemples, a été attribuée une apparence humaine. Pour les tenants de la première solution, seuls comptent, dans les Evangiles, les faits qui manifestent l'humanité du Christ — le reste étant rejeté comme une création postérieure et non-historique de la foi des premières générations chrétiennes. Pour les tenants de la seconde, c'est exactement l'inverse : « ce n'est plus l'élément ordinaire et historique de l'Evangile qui est tenu pour fondamental, l'élément extraordinaire et dogmatique pour dérivé. C'est au contraire l'élément extraordinaire qui est tenu pour l'objet de la foi, et c'est l'élément historique qui est considéré comme accessoire, postérieur et mythique » (p. 20). D'un côté, avec Loisy, par exemple, on ne voit dans le Christ que l'homme, et on élimine, par un « tri » rigoureux, toute manifestation du divin; de l'autre, avec Couchoud, on ne voit dans le Christ qu'un Dieu, et on lui refuse toute réalité humaine. Ici le « Dieu fait homme » par l'illusion religieuse; là l'homme fait Dieu par les premières générations chrétiennes, sous l'influence, notamment, de la théologie paulinienne.

Ceci longuement établi, par une sorte de dialectique nuancée et complexe, M. Guitton n'a pas de peine à prouver que l'une et l'autre solution opère un choix inadmissible dans le donné évangélique, et, les opposant l'une à l'autre, il démontre que chacune retient ce que l'autre élimine. Mais au mépris d'un élément important : l'école critique se refusant à tenir compte de la *foi* des premières générations chrétiennes, qui ont reçu comme s'imposant à elles, la conviction que Jésus de Nazareth n'était pas seulement un homme, pas seulement un grand prophète, mais véritablement (ainsi que les épîtres de saint Paul, par ex., nous l'attestent dès l'an 55) « l'égal de Dieu, le Seigneur dont le nom est au-dessus de tout nom » (*Les fondements du témoignage chrétien,* p. 107) — l'école mythique se refusant à tenir compte de l'*histoire* évangélique, qui affirme de façon indiscutable que ce Jésus de Nazareth fut un homme parmi les hommes, qu'il naquit, vécut et mourut comme les autres hommes... Bref, d'une part, « il est inacceptable que l'imagination ait pu recomposer le portrait si complexe du Christ des Evangiles » (*ibid.,* p. 135) — et ceci condamne l'hypothèse mythique — et, d'autre part, « il est bien difficile de penser que notre pauvre nazaréen ait été divinisé si vite en milieu monothéiste juif » (*ibid.,* p. 139), — et cela s'oppose au postulat critique.

Une seule solution demeure satisfaisante, qui, entre autres mérites, aurait celui de réconcilier l'école mythique et l'école critique, en conservant ce que l'une et l'autre estime devoir garder du donné évangélique : c'est la solution **qui accepte, en son intégralité, le témoignage des évangiles. Solution chrétien-**

ne, qui reconnaît en Jésus et le Dieu et l'homme — non pas juxtaposés en dualité impensable, mais parfaitement unifiés en la Personne de Celui dont témoignent des hommes apparemment droits et sincères, qui racontent simplement ce qu'ils ont vu et entendu en trois ans de vie commune.

Longuement, dans la seconde partie du premier volume, est étudié ce témoignage chrétien, et le problème de sa « réceptibilité ». L'auteur a pris soin, au seuil du second volume, de résumer cette importante étape :

> « Il s'agissait de savoir si le témoignage porté sur Jésus était recevable. N'existait-il pas, avant tout examen, des impossibilités *a priori* qui rejetaient dans l'apparence et dans l'illusion tout témoignage chrétien? Je me suis placé, pour faire face à ce problème préalable, dans l'état d'esprit d'un sceptique, ou plutôt d'un esprit prudent jusqu'à l'excès; j'ai procédé avec une circonspection analogue à celle qui est utilisée dans la connaissance scientifique. Recherche du donné immédiat; description des caractères de ce donné; essai de diverses hypothèses plausibles, auxquelles il était demandé de couvrir et de respecter ce donné; rejet des hypothèses qui paraissaient insuffisantes ou incomplètes. Telles avaient été mes démarches. Il résultait de cette enquête qu'un examen des témoignages chrétiens n'était pas indigne d'une raison consciente d'elle-même. Dès lors, on avait pu pénétrer dans l'intimité du témoignage, discerner ce qu'il contenait de *constatation* et d'*engagement*, montrer ensuite comment il se développe dans le temps et comment il s'exprime dans le milieu social à travers les genres littéraires. Puis on avait dit par quel genre de raisonnement, fondé sur la *convergence divergente*, nous pouvions atteindre, en confrontant des témoignages, une certitude moins concrète mais plus maîtresse d'elle-même que celle du témoin, auquel il arrive de douter de ses sens et d'une expérience renfermée dans une seule personne. Cela avait conduit à reposer la question de savoir quelle doit être l'attitude d'une raison probante devant le témoignage chrétien et à montrer que cette attitude ne pouvait être défavorable *a priori*, la négation étant sans doute marque de force d'esprit, mais « jusqu'à un certain degré seulement » comme disait Pascal » (p. 27-28).

Bref, la conclusion du premier volume pouvait s'exprimer en une formule volontairement minimiste : « Nous croyons avoir démontré la *non-impossibilité* du témoignage chrétien » (*Les fondements du témoignage chrétien*, p. 251).

On pourrait dès lors prendre son élan, et déployer méthodiquement le contenu de ce témoignage. Un apologiste novice ne résisterait pas à la tentation, et, du reste, il satisferait la plupart de ses lecteurs. Mais M. Guitton vise à obtenir l'audience d'esprits autrement critiques, et veut répondre à leurs légitimes exigences. Aussi bien, au début de son second volume, il repose à nouveau les problèmes : « J'abolis l'Evangile, je suppose la tradition muette. Je me donne le comportement chrétien ». Que suppose-t-il? « Ce qui me paraît le plus probable, c'est qu'il y a eu à l'origine une chiquenaude, ou, pour parler le langage atomique, une « fission ». Je précise : une PERSONNALITÉ *exceptionnelle*; très probablement aussi, lié à cette personnalité, un ÉVÉNEMENT *extraordinaire*. Tels sont... les deux aspects de cet inconnu *improbable* qui est l'origine... Le Christianisme primitif exige, à mon sens, une cause *minima*, définie comme je le fais » (p. 28).

Par ce raisonnement, l'attention, rendue possible par les « libérations » du précédent volume, va se concentrer sur la personne de Jésus et sur l'événement capital de son histoire, la résurrection. C'est le sous-titre du second volume consacré au *Problème de Jésus : divinité et résurrection*.

Dans quel ordre ces deux problèmes vont-ils être envisagés? Audacieusement,

M. Guitton croit devoir renverser l'ordre coutumier de l'apologétique, et traiter d'abord, en fonction des seules affirmations de Jésus sur lui-même, le problème de la divinité. Il s'en justifie avec toute la clarté désirable (p. 48-55).

Il distingue « l'ordre chronologique », celui dans lequel les pensées se déroulent selon leur genèse historique, et l'« ordre logique », marqué par l'antécédence effective, pour un temps ou une famille d'esprits, de notions qui commandent l'acquisition des autres. Et M. Guitton ajoute : « J'ai remarqué que l'ordre chronologique divorce d'avec l'ordre logique : l'enfant rouge apparaît avant le chanoine dans les processions » (p. 48). L'ordre chronologique, quand il s'agit du problème de Jésus, est le suivant : messianité, résurrection, divinité. Et il était normal qu'il en soit ainsi, dans le milieu juif des apôtres et des premiers chrétiens : reconnu pour le messie attendu, Jésus ressuscite d'entre les morts; alors, ses disciples comprennent qu'il est « le Seigneur », confessent sa divinité : « Mon Seigneur et mon Dieu » dit saint Thomas au *Christ ressuscité,* qui lui fait toucher ses plaies.

Mais cet ordre s'impose-t-il quand il s'agit de convaincre nos contemporains? M. Guitton ne le pense pas, et il nous semble que ses arguments, toujours fort nuancés, méritent qu'on y réfléchisse. Il ne s'agit pas, au reste — et ceci est important à noter — de porter un jugement catégorique sur la valeur, en soi, des preuves apologétiques tirées de la résurrection; seulement d'admettre une concession que croit devoir faire un apologiste, soucieux de respecter jusqu'aux scrupules de ses contemporains, à leur sensibilité mise à vif par des siècles de philosophie aberrante. En fait, M. Guitton nous fait prendre conscience de ceci : si on admet, sur son propre témoignage reconnu véridique et authentique, que Jésus est Dieu, on n'a plus guère de peine à admettre sa résurrection. Elle va de soi. Tandis que la progression inverse présente beaucoup plus de difficultés, notamment en raison des problèmes soulevés par le fait des apparitions.

> « Toutes les fois que nous sommes en présence d'une affirmation portant sur un événement, une recherche faite après une longue période écoulée, surtout après la mort de ces premiers témoins qu'on eut aimé interroger soi-même, ne peut offrir la même qualité de certitude que celle des témoins. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de l'attestation, non plus d'un *fait,* mais d'une *parole*... Par ailleurs, les miracles ne sont que des manifestations de puissance, ne portent pas de doctrine avec eux. Ils n'aident pas directement à saisir l'intimité. Une « parole de Jésus » me place, au contraire, dans le mystère d'une personne [2]. Pour tous ces motifs, je préfère affronter d'abord le problème de la divinité... » (p. 55).

Quand il aborde le problème de la divinité de Jésus, M. Guitton, visiblement, se souvient des leçons de M. Pouget. Il combine avec art le double principe du *minimum* et de la *mentalité.* Minimum, car, laissant de côté les assertions formelles du quatrième Evangile, en raison des objections critiques qu'on leur pourrait adresser, et parce que la netteté de leurs affirmations peut laisser supposer qu'ils sont inspirés par la foi des premières communautés, il n'invoque que des paroles rapportées par les Synoptiques (p. 63-81). Mais, il lit et comprend ces textes dans la mentalité des juifs qui les ont entendus; il détermine ce que pouvaient leur dire des affirmations de Jésus, apparemment sans portée, en

2. Dans les strictes perspectives apologétiques où se maintient Guitton, la résurrection de Jésus n'est que le plus grand des *miracles.* Il est bien clair que, pour *la foi du croyant,* le fait que le Père ait ressuscité son Fils et l'ait manifesté comme Seigneur de toute créature est autrement riche de signification et de valeur doctrinale (cfr Dürrwell, *La résurrection de Jésus, mystère de salut,* 1950). Mais cela ne saurait entrer en ligne de compte dans une étude apologétique comme celle que nous analysons.

fait chargées d'un *contenu virtuel* qui dépassait la simple affirmation de messianité. Quand, par ex., Jésus se déclare le maître du sabbat et de la Loi, quand il dit posséder le pouvoir de remettre les péchés, quand il se prétend le seul juge des vivants et des morts, au grand jour de Iahvé, il revendique « la possession d'attributs qui étaient considérés par les juifs de son temps comme incapables d'être délégués » (p. 84). Dépassant ce que l'Ecriture et la tradition des rabbins enseignait du Messie, Jésus postule, calmement et comme allant de soi, la possession de titres et de pouvoirs proprement divins. Bien plus, dans sa conversation la plus ordinaire, il fait état d'une relation spéciale avec Dieu, au point de le nommer constamment *son* Père et de distinguer, chaque fois que l'occasion s'en présente, sa filiation propre d'avec celle que l'Ecriture attribue au peuple élu. Ses propos posent à tout auditeur attentif un problème proprement insoluble; car, enveloppée dans un contexte messianique, il y a une prétention inouïe, qui, si elle signifie autre chose que le blasphème d'un fou, devrait finalement se traduire dans les termes suivants : « Jésus se dit égal à un Etre qui ne peut avoir d'égal, quoiqu'il en soit distinct sous le rapport de la « filiation » (p. 98). Prises dans leur ensemble, et se renforçant l'une l'autre, les affirmations de Jésus, entendues dans le milieu juif auquel elles furent adressées, « allaient au delà de ce que pouvait supporter l'attente messianique, qu'elle soit commune, officielle ou aberrante. Tout s'est passé comme si Jésus, ayant eu conscience de son identité avec Dieu sans délégation de pouvoir, avait éduqué ses disciples afin de leur rendre cette affirmation de moins en moins dure » (p. 85).

Et ces conclusions que nous permet l'examen attentif des évangiles synoptiques se trouvent confirmées d'une part par la théologie des Epitres de saint Paul, d'autre part par le quatrième Evangile. « Le genre des écrits de Paul, écrit Guitton en une formule incisive, qui résume des pages ingénieuses, aurait pu se prévoir : il n'était pas extraordinaire qu'une « gnose » chrétienne parut presque dès l'origine. Ce qui est étrange... c'est l'accord de cette gnose avec les « faits de Jésus », alors qu'elle n'en procédait pas ». De même pour Jean : l'extraordinaire n'est pas sa mysticité, mais son historicité, en accord avec les Synoptiques : « Il n'a rien qui contredise sur le fond les récits des autres Evangiles; on peut même dire que, si vraiment le Christ est Dieu, comme le suggèrent les Evangiles primitifs, l'Evangile selon saint Jean est plus vraisemblable que les autres; car ce qui dans les autres demeure obscur tient à ce qu'un être si sublime ait, semble-t-il, si peu parlé de sa transcendance, qu'il ait enfoui son enseignement sous forme de paraboles, qu'il se soit fait deviner, que si peu de rayons s'échappent de son soleil. Ici, au contraire, quoi qu'il y ait davantage de mystère, nous comprenons mieux » (p. 106).

La dernière partie de ce grand œuvre traite de la résurrection. Ici, plus qu'ailleurs, Jean Guitton connaît les susceptibilités de nos contemporains. Il sait à quelles objections il va se heurter, à quel refus il doit faire face. Il procède avec une délicatesse infinie, en des analyses dont il faut suivre patiemment le cheminement sinueux, mais qui ne se peuvent résumer. Jamais — disons-le pour engager à lire ces pages attachantes — nous n'avions lu une étude de philosophie religieuse aussi poussée, et, dans l'ensemble, aussi satisfaisante, sur les problèmes posés par la résurrection du Christ. Il faut remarquer l'approfondissement que cette réflexion impose à des questions philosophiques classiques, par ex. les notions de corps, d'espace, de connaissance objective... Si la compétence du philosophe est un précieux appoint pour l'apologétique, en retour une réflexion apologétique peut apporter beaucoup à la philosophie...

> « *Les difficultés qu'il faut considérer ici sont de deux sortes.*
> » Les unes portent sur le donné primitif, local et temporel : quand on **parle de résurrection, pense-t-on à un événement analogue aux faits**

qu'atteint notre investigation dans les sciences ou dans l'histoire? Est-ce une réalité? Est-ce un phénomène intervenu seulement dans les consciences?

» Les autres difficultés portent sur la notion commune de résurrection. Quel contenu a-t-elle? Est-elle pensable? Que veut-elle signifier?

» Dans l'impression faite sur l'esprit moderne par la « résurrection », on peut discerner cette double origine des doutes. La seconde source alimente secrètement la première : car, dans la mesure où la résurrection semble un concept grossier, on prend moins de précautions pour en examiner les titres testimoniaux.

» Mais la difficulté historique exerce aussi son influence sur la seconde — influence plus complexe... » (p. 117).

Trois parties partageront cette étude. La première examine une objection préalable : la résurrection de Jésus est-elle un simple retour à la vie antérieure, comme ce fut le cas pour Lazare? Et, si elle est autre chose qu'une ré-animation, que signifie la résurrection corporelle du Christ? D'où l'étude de délicats problèmes : qu'est-ce qu'un corps glorieux? Quelles sont ses relations avec notre espace? Comment les apôtres ont-ils pu voir et toucher le Christ ressuscité? L'immortalité de l'âme ne postule-t-elle pas la résurrection des corps? A ces problèmes, est-il besoin de le dire, on ne donne pas de solutions toutes faites, en quelques formules lapidaires. Les poser correctement serait déjà beaucoup. M. Guitton fait mieux; il suggère quel assouplissement et quel enrichissement ils impliquent des données philosophiques ordinaires. « Il nous faut la Résurrection et la Transfiguration, écrivait Guardini, pour comprendre vraiment ce qu'est le corps humain » (cité p. 136).

La seconde partie étudie l'attestation du fait : les récits évangéliques, et autres mentions néo-testamentaires de la résurrection. Bien des questions exégétiques sont effleurées, parfois assez vite. Nous avons du moins dans ces pages un peu tourmentées une reconstitution plausible, et une réponse valable, sur le plan apologétique, sinon définitive, à tant d'exégèses tendancieuses ou de montages habilement truqués.

La troisième partie nous a paru la plus intéressante : elle étudie l'interprétation du fait de Pâques par ses témoins. Le problème central en est la nature des apparitions et de la connaissance qu'en ont eue leurs bénéficiaires. M. Guitton institue une longue comparaison entre les apparitions du Christ ressuscité et les expériences mystiques. Ceci l'amène à poser la question cruciale de l'historicité des apparitions. Et voici sa conclusion :

« De même que le corps ressuscité contenait le corps temporel, sublimé dans un mode supérieur d'existence — de même l'acte par lequel le disciple reconnaissait le Christ, bien que cet acte fut suscité, soutenu, consommé par une illumination, contenait toutefois un témoignage qui est à mes yeux d'ordre historique et non pas mystique, analogue, par son essence, aux témoignages sur lesquels l'histoire repose.

» Le langage ici me fait encore défaut de toutes parts, puisque je ne puis définir distinctement ni la *réalité* qui est en jeu, ni le *mode* de la connaissance que nous en prenons. Ce n'est ni une hallucination, ni une vision, ni une perception ordinaire, mais infiniment plus une perception qu'une vision; ce n'est ni un phénomène intérieur, ni un phénomène historique ordinaire, mais bien plus un fait qu'un message. En d'autres termes, nous sommes devant une *transréalité* connue par une connaissance *transhistorique* : transréalité, *mais* réalité; transhistorique, *mais fondée sur* des témoignages. Et cette transréalité, étant sans doute le type de la **réalité de l'au-delà, possède par hypothèse un intérêt extrême. Cette**

transattestation, recueillie d'une manière officielle, solennelle et collégiale, est devenue le roc sur lequel le christianime est bâti » (p. 206).

Si la meilleure réponse aux objections qui font obstacle à la crédibilité est une présentation du message chrétien adaptée à la mentalité et aux exigences intellectuelles d'une époque donnée, il semble que M. Guitton, dans ces deux volumes consacrés au problème de Jésus, ait fait œuvre valable d'apologiste. En achevant leur lecture, on ne peut s'interdire d'évoquer la boutade connue. « Que faut-il, pour enseigner l'arithmétique à John? Connaître l'arithmétique? Sans doute; mais surtout connaître John! » M. Guitton connaît l'apologétique classique et, ce qui vaut mieux, il connaît, de façon très personnelle, l'exégèse et la théologie — en sus de la philosophie, dont il est, officiellement, un maître écouté. Mais il connaît surtout « la pensée moderne », et les difficultés de nos contemporains. Ce qui, pour un apologiste, même si, modestement, il limite son effort à « la critique de la critique », est peut-être l'essentiel. C'est cela qui confère, pensons-nous, valeur irremplaçable aux études dont nous venons d'évoquer les grandes lignes. Ce ne sont pas des « manuels » et il ne semble pas qu'un professeur de théologie fondamentale puisse les utiliser telles quelles pour ses cours. Mais il n'a pas le droit d'ignorer cette réflexion très personnelle, par endroits audacieuse; et cette manière si neuve de « repenser » les problèmes sera pour lui stimulante. D'abord parce que M. Guitton l'obligera à se mettre à l'écoute de son temps, ne serait-ce que par le caractère « ad hominem » de certaines présentations. Ensuite et surtout parce que son livre le contraindra à sortir des routines confortables et à se renouveler...

« M. Pouget, a écrit Jean Guitton, n'était jamais pressé de conclure. Il était si peu pressé qu'on eut dit qu'il avait peur de donner des solutions ou des réponses... C'était une discrétion à l'égard du mystère, un sens de ce qu'il y a de factice dans la théorie, la préférence accordée à une question bien posée sur une solution un peu fausse, et, somme toute, l'hommage que la lumière rend à l'ombre [3]... ». M. Guitton s'est souvenu des leçons de son vieux maître. Lui non plus n'est pas pressé de conclure, et on peut trouver parfois un peu long le cheminement sinueux de ses analyses; plus soucieux de bien poser les questions que de leur donner une réponse facile, il laisse ouverts bien des problèmes et *n'impose pas ses solutions. Et ce n'est pas par hasard que le dernier mot de son* livre est celui de *mystère,* la dernière image celle des disciples d'Emmaüs : « Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut » (p. 258).

Paris. Henri HOLSTEIN, S. J.

3. *Portrait de M. Pouget*, p. 49.